Case
FRC
419

AH! AH!

QUE NOUS SOMMES SOTS
ET DUPES.

Mt W 940

AH! AH!

QUE NOUS SOMMES SOTS ET DUPES!



1791.

AH! AH!

QUE NOUS SOMMES SOTS ET DUPES!

Piſtouret.

DIS-MOI, mon cher ami, ce qu'il y a de nouveau. Tu ſais que j'ai ſuivi à la Chine un Anglais avec lequel je viens de débarquer dans un port d'Angleterre, où j'ai trouvé un bâtiment prêt à faire voile pour ma patrie ; je m'y ſuis embarqué. Je ſuis arrivé à Calais, où je n'ai fait aucun ſéjour, & me voici. Dans toutes les villes que j'ai traverſées, dans les villages, ſur les routes, je n'ai vu que des ſoldats avec le même uniforme : par-tout j'ai entendu les tambours.

Boniface.

Comment tu ne ſais pas ?

Pistouret.

Quoi !

Boniface.

Que nous sommes libres !

Pistouret.

Ah ! ah ! & c'est pour cela que nous sommes tous armés ?

Boniface.

Oui, mon ami.

Pistouret.

Ah ! ah ! & de quoi sommes-nous libres ?

Boniface.

Mais de . . . Nous sommes la nation.

Pistouret.

Ah ! ah ! nous n'étions donc pas la nation ?

Boniface.

Nous l'étions bien, mais nous étions esclaves.

Piſtouret.

Ah ! ah ! je ne m'en étois pas apperçu.

Boniface.

Aujourd'hui c'eſt nous qui ſommes ſouverains.

Piſtouret.

Ah ! ah ! & ſur qui régnons-nous ?

Boniface.

Sur . . . ſur . . . Belle queſtion, ſur nous-mêmes.

Piſtouret.

Ah ! ah ! la nation règne ſur la nation.

Boniface.

Non, cela veut dire que nous ſommes tous égaux.

Piſtouret.

Ah ! ah ! & tous riches ?

Boniface.

Il s'en faut de beaucoup.

Pistouret.

Ah! ah! vous êtes peut-être tous gueux?

Boniface.

A-peu-près. Cependant il y en a encore quelques-uns qui ont de très-grandes fortunes, commes les banquiers, les agioteurs, les anciens députés.

Pistouret.

Ah! ah! & comment ont donc fait les grands seigneurs, les financiers, pour se ruiner?

Boniface.

C'est la nation qui leur a tout pris.

Pistouret.

Ah! ah! & qu'est-ce qui a profité de leurs dépouilles?

Boniface.

Personne; au contraire, ils ne font plus travailler les bourreliers, les carossiers, les selliers, les passementiers, les tapissiers,

les ébéniſtes ; ils n'achetent plus rien ; ils n'envoyent plus leurs maîtres-d'hôtels à la halle, &c.

Piſtouret.

Ah ! ah ! qu'eſt-ce qui gagne donc à tout cela ?

Boniface.

Je n'en ſais rien ; mais c'étoit pour payer les dettes de l'état. La nation a pris auſſi tous les biens du clergé.

Piſtouret.

Ah ! ah ! comment donc vivent les prêtres, les curés, les évêques, les religieux ?

Boniface.

On impoſe ſur nous 133 millions par an pour remplacer ce qu'on leur a volé.

Piſtouret.

Ah ! ah ! les dettes de l'état ſont donc payées ?

Boniface.

Non, vraiment, elles ſont augmentées de beaucoup.

Piſtouret.

Ah ! ah ! qu'a-t-on donc fait des biens de l'égliſe ?

Boniface.

On les a vendus.

Piſtouret.

Ah ! ah ! qu'a-t-on fait du produit, qui doit être conſidérable ?

Boniface.

C'eſt ce qu'on ne veut pas nous dire.

Piſtouret.

Ah ! ah ! de ſorte que les biens ſont mangés, & il faut à préſent que l'on paye les eccléſiaſtiques. Et les pauvres qui vivoient auſſi des biens de l'égliſe, comment les nourrira-t-on ?

Boniface.

On mettra auſſi un impôt pour eux.

Pistouret.

Ah ! ah ! mais, comment pourra-t-on acquiter tant d'impôts ?

Boniface.

Nous n'y avons jamais songé. Nous ne pensions qu'au plaisir d'être libres.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous l'êtes donc beaucoup ?

Boniface.

Oh ! oui, c'est nous-mêmes qui nous gardons.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous n'avez donc plus de gardes à pied & à cheval ?

Boniface.

Nous en avons toujours ; mais c'est égal, nous sommes environ quarante mille qui montons la garde chacun à notre tour.

Pistouret.

Ah ! ah ! ceux qui ont des affaires qui ne leur permettent pas de la monter ?

Boniface.

Ils payent.

Pistouret.

Ah ! ah ! c'est encore un impôt ?

Boniface.

Oui, si vous voulez ; mais pour n'être pas esclaves, il faut bien qu'il en coûte quelque chose.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous n'obéissez donc plus à personne ?

Boniface.

Nous obéissons à la nation, à la loi, & au roi.

Pistouret.

Ah ! ah ! mais c'étoit la même chose autrefois ?

Boniface.

Oh ! que non ; il y avoit cette Bastille que nous avons prise & détruite.

Pistouret.

Ah ! ah ! a-t-on pris & détruit aussi toutes les autres prisons ?

Boniface.

Non, il faut bien qu'il y en ait.

Pistouret.

Ah ! ah ! & pourquoi en vouloit-on à celle-là plus qu'aux autres ?

Boniface.

Parce que . . . Je ne puis pas te le dire. C'étoit pour faire enrager les aristocrates.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que les aristocrates ?

Boniface.

D'où viens-tu donc, que tu me fais cette question ? Ce sont les ennemis de la nation, ceux qui étoient cause que... On te dira ça, pour moi je n'y comprends rien.

Pistouret.

Ah ! ah ! ont-ils tué quelqu'un ?

Boniface.

Au contraire, il y en a eu beaucoup de tués.

Pistouret.

Ah ! ah ! mais comment ont-ils fait ?

Boniface.

Comme nous , excepté qu'il y en avoit de nobles , de riches.

Pistouret.

Ah ! ah ! sont-ils tous nobles ou riches ?

Boniface.

Non , il y en a même beaucoup parmi les bourgeois & le peuple.

Pistouret.

Ah ! ah ! quels crimes ont-ils commis?

Boniface.

Aucun. Seulement ils ne vouloient pas de la constitution.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que cela ?

Boniface.

Ce que c'est ! quoi ! la constitution ? C'est une chose que l'assemblée nationale a faite.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que l'assemblée nationale ?

Boniface.

Ce sont des députés que le roi a fait venir pour le conseiller.

Pistouret.

Ah ! ah ! ce sont eux qui lui ont conseillé de prendre les biens de l'église, de dépouiller les riches, de faire assassiner les aristocrates ?

Boniface.

Ce n'est pas lui qui a ordonné tout cela. Au contraire, il s'y est opposé. Mais ils ont fait prendre les armes contre lui ; ils ont débauché les soldats ; ils l'ont menacé ; ils ont voulu le faire assassiner ; ils l'ont emprisonné ; il a bien fallu qu'il consentît à tout.

Pistouret.

Le roi n'est donc plus le maître ?

Boniface.

Non, ce sont les députés à l'assemblée nationale, les administrateurs de département, les districts, les officiers municipaux, les juges, les jacobins, les cordeliers, les feuillans, les sections.

Pistouret.

Combien cela fait-il donc de maîtres ?

Boniface.

Deux ou trois millions.

Pistouret.

Et vous dites que vous êtes libres !

Boniface.

Sans doute, parce que c'est nous qui les choisissons.

Pistouret.

Comment donc cela se fait-il ?

Boniface.

Nous nommons des électeurs qui nomment, à leur tour, tous ces maîtres-là,

excepté les jacobins, les cordeliers, les feuillans & les autres clubiſtes qui s'arrangent ſeulement pour que les électeurs ſoient pris parmi eux, & enſuite pour que les places leur ſoient données par les électeurs.

Piſtouret.

Mais on ne doit pas s'entendre au milieu de tant de gens qui gouvernent.

Boniface.

Auſſi tout ne va-t-il pas auſſi bien qu'ils nous l'ont fait eſpérer. Nous ſommes menacés de manquer de pain ; le commerce ne va pas ; les ouvriers n'ont rien à faire ; les bons s'en vont ailleurs, & les mauvais meurent de faim ; les grands ſeigneurs, les nobles, tous les gens riches s'en vont ; mais ce qui nous chagrine le plus, c'eſt que nous n'avons plus ni louis, ni écus, ni monnoie d'argent.

Piſtouret.

Comment faites-vous donc pour vous en paſſer ?

Boniface.

Nous avons des aſſignats.

Piſtouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que des aſſignats ?

Boniface.

Ce ſont des papiers auxquels on eſt convenu de donner différentes valeurs ; nous avons auſſi des billets patriotiques de cent ſous, de cinquante ſous ; des billets de ſections de quarante ſous, de trente ſous, de vingt ſous, de dix ſous. Il y en a auſſi de différens particuliers, de brocanteurs, d'agioteurs, de recruteurs, d'épiciers, de cabartiers &c.

Piſtouret.

C'eſt donc le roi & le gouvernement qui répondent de tous ces billets ?

Boniface.

Non, ils ne répondent que des aſſignats.

Piſtouret.

Si tous les gens qui font ces billets

faiſoient banqueroute & s'en alloient ; ce ſeroit le peuple qui ſouffriroit le plus, parce que les bourgeois, les marchands, les riches n'en n'ont que pour leurs beſoins. Ils ne les accaparent ſurement pas.

Boniface.

Tu as bien raiſon ; mais que veux-tu que nous y faſſions ? Nous n'avons plus que des gros ſous ; encore n'a-t-on plus de cuivre pour en faire de nouveaux.

Piſtouret.

Je vois, mon cher ami, par ce que tu me dis, & par ce que tu ne m'as pas encore dit, que la France eſt dans une bien fâcheuſe ſituation.

Boniface.

Il eſt vrai.

Piſtouret.

Qu'eſt-ce qui vous a donc donné l'idée de faire tous ces changemens ; de vous ſoulever contre un roi dont toute l'Eu-

rope admire la bonté ; de dépouiller le clergé qui par-tout venoit au ſecours des pauvres ?

Boniface.

On dit que ce ſont les philoſophes ; les proteſtans, les économiſtes, les janſéniſtes, les martiniſtes, les cagliotriſtes, les meſmériſtes, les académiſtes, les clubiſtes & un tas de vermines de la même eſpèce.

Piſtouret.

Ah ! ah ! comment trouve-tu tout ce qu'ils ont fait ?

Boniface.

A te dire vrai, bien mauvais ; mais je n'oſois pas te le dire, parce que tu pourrois être patriote. Il ne faut pas ſe déboutonner avec tout le monde. J'y ai été pris quelquefois ; je croyois parler à des gens raiſonnables, & je me faiſois des querelles.

Piſtouret.

Ah ! ah ! il n'eſt donc pas permis de

dire ce qu'on pense ; tu disois cependant que nous étions libres.

Boniface.

Bah, libres ! Est-ce que les jacobins ne font pas la guerre à tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

Pistouret.

Ah ! ah ! quest-ce donc encore que ces jacobins ?

Boniface.

Ce sont des gens qui tirent vanité du mal qu'ils font. Tu as entendu parler des maillotins, des armagnacs, des bourguignons, des ligueurs, des frondeurs de l'ancien temps, ce sont des anges auprès des scélérats qu'on appelle jacobins.

Pistouret.

Pourquoi les souffre-t-on ? Pourquoi leur permet-on de s'assembler ? Vous êtes tous armés, & vous ne savez pas vous débarrasser de cette maudite engeance. A quoi les connoît-on ?

Boniface.

Ils ont preſque tous les faces coupées ou les cheveux gras, taillés court & en rond ; on les diſtingue auſſi à leur mine ſiniſtre & plate, à leurs yeux hagards, féroces, à leur air chagrin, ſoucieux. Ils font beaucoup de mal à Paris ; mais ils en font encore davantage dans les provinces.

Piſtouret.

Ils ſont donc en plus grand nombre que les honnêtes gens, puiſqu'on n'oſe pas les attaquer ?

Boniface.

Ils ne ſont pas un ſur cent ; mais on les a laiſſé diſpoſer de toutes les places d'adminiſtrateurs, de juges & de députés. Tiens, la nouvelle aſſemblée nationale n'eſt compoſée que de ce qu'il y avoit dans la province de plus enragés parmi les jacobins ; elle l'eſt ſi mal qu'on croit être dans leurs clubs même, ou dans celui des

cordeliers, dans celui de la ſociété fraternelle.

Piſtouret.

Ah ! ah ! ont-ils déja dépouillé quelqu'un ?

Boniface.

Non, ils n'en ont pas encore eu le temps ; mais ils ſe ſont injuriés, preſque battus, & ils ont parlé du roi, avec une inſolence qui a révolté même les anciens députés du côté gauche. Ils ne veulent pas qu'on l'appelle *Sire* ni *Votre Majeſté*. Les gardes nationaux ſont furieux, car ils aiment Louis XVI, & j'en ſais pluſieurs qui ont juré de ne pas monter la garde au manège ; d'ailleurs ce début fait trembler. Nous avons beſoin du repos & de la paix.

Piſtouret.

Veux-tu que je te diſe : vous n'en jouirez jamais tant que vous aurez deux au-

torités en France. Surtout quand vous aurez une aſſemblée nombreuſe qui s'arrogera le droit de lutter avec le roi, ne fût-elle pas compoſée comme celle dont tu me parles, de fous, de méchans, de gens ſans talens, ſans eſprit, ſans éducation, de proteſtans, de ſchiſmatiques, de moines défroqués, de têtes chaudes, d'avocats, de procureurs, de manans; mais. Adieu, au revoir.